



Thomas Sankara parle

La révolution au Burkina Faso 1983-1987

L'impérialisme et ses supplétifs n'ont pas permis à Sankara de vivre longtemps. Trop populaire, trop révolutionnaire, trop courageux combattant. Rappelons avant de lire le livre de ses discours, proclamations, entretiens, que, capitaine dans l'armée de la Haute Volta, il fut porté au pouvoir de ce pays de 1983 à 1987 par une révolution massive qui est l'objet de ce livre. La Haute Volta est le nom donné par les arpenteurs et explorateurs coloniaux français à cette terre qui deviendra une colonie puis un État. En 1984, à l'initiative de Sankara le nom français et colonial sera aboli. Le pays est maintenant le Burkina Faso (pays des hommes intègres, nom formé en assemblant deux des langues du pays). Cela ne semble qu'un petit détail mais il exprime bien la volonté de rupture avec l'impérialisme français.

Sankara sur tous les fronts poursuivra la transformation audacieuse du pays jusqu'à son assassinat le 15 octobre 1987 avec le coup d'État de la clique de Blaise Campaoré qui mettra fin à cette expérience exemplaire sur une base socialiste. Il avait 38 ans. Les responsables de ce crime allaient évidemment renouer servilement avec la Françafrique et abandonner les projets politiques de la révolution.

Sankara a lu Marx et Lénine, il a contribué à la formation d'un Bloc des officiers communistes dans l'armée. Oui dans l'armée, comment autrement que par cette voie faire des études dans ce pays d'Afrique coloniale (son père fut soldat « français » et prisonnier pendant la seconde guerre mondiale). Il dit :

« Sur 1 000 enfants nés la même année que moi, la moitié sont morts au cours des trois premiers mois. J'ai eu la chance extrême d'y échapper. (...) Je fais partie des 16 enfants sur 100 qui ont pu aller à l'école. C'est une autre chance inouïe. Je fais partie des 18 sur 100 qui sont parvenus au baccalauréat et des 300 sur l'ensemble du pays qui se sont rendus à l'étranger, se sont perfectionnés et qui, une fois de retour sont sûrs de trouver un emploi. Je fais partie des 2 sur 100 soldats qui sur le plan social ont une place stable et bien rémunérée parce qu'officier dans une armée où ce grade représente quelque chose. »

On a là à peu près la description de la Haute Volta qu'une révolte et un coup d'État jettent dans la révolution en 1983. Les révolutionnaires autour de Sankara sont très peu organisés. Ils tentent de mettre sur pied des organes populaires de démocratie, les CDR, Comités de défense de la révolution. La tâche est immense. Par quoi commencer ?

L'école, l'école avant tout. Sankara dit et redit : Il y a plus de 90 % d'analphabètes au Burkina Faso. La classe ouvrière qualifiée est infinitésimale. Les campagnes sont dans l'orbite traditionaliste des chefs de villages et des marabouts. Mais écoles, collèges et lycées voient le jour grâce à l'infatigable militant pour la culture.

Autre front, autre bataille, et celle-ci, évidemment corréée à l'effort pour l'école. Les campagnes pauvres et illettrées sont le lieu de multiples oppressions. Celle des femmes sous le patriarcat traditionnel est scandaleuse ; elle ne sera plus tolérée. Sankara est imprégné des principes du mouvement ouvrier, il a lu Engels, et s'inspire des actions des bolcheviks menées par Alexandra Kollontaï sur le front de la protection des femmes et de la défense de leurs droits. Il appelle les hommes et les femmes à unir leurs revendications sociales mais place les droits des femmes en avant et traduit cette orientation en appelant les femmes à construire des organisations indépendantes. Il dit :

« Dans un tel cycle de violence, l'inégalité ne prendra fin qu'avec l'avènement d'une société nouvelle, lorsque hommes et femmes jouiront de droits sociaux égaux, issus de bouleversements intervenus dans les moyens de production ainsi que dans tous les rapports sociaux. Aussi le sort de la femme ne s'améliorera-t-il qu'avec la liquidation du système qui l'exploite. De fait, à travers les âges et partout où triomphait le patriarcat, il y a eu un parallélisme étroit entre l'exploitation des classes et la domination des femmes. »

Meetings auprès de centaines de femmes, organisation de structures de décision de femmes, formation de l'Union des femmes du Burkina (UFB), remise

à niveau des salaires des femmes, surveillance des conditions de travail aux champs et à la maison, c'est un vaste chantier si audacieux que la FrancAfrique s'en émouvra.

On ne peut oublier la dimension nationale dans les tâches du gouvernement Sankara. Constamment ce mot d'ordre ponctue discours et proclamations : « *La patrie ou la mort. Nous vaincrons.* » Le Burkina Faso ne peut rester seul en Afrique et dans le monde. Le droit à la nation, est, dans ce nouveau pays un combat permanent. Le livre est parcouru de cette préoccupation toujours en parallèle avec un internationalisme assumé. Il plaide pour l'unité avec le Ghana anglophone. Le Burkina Faso est confronté à un conflit de frontière avec le Mali. Un succès militaire, qui tient à l'autorité de Sankara sur l'armée, permet de repousser l'attaque. Immédiatement Sankara proclame la solidarité des soldats maliens et burkinabé et fait libérer les prisonniers maliens.

Il fallait encore trouver des soutiens dans le monde, contre l'isolement et l'encercllement. Sankara se tourne vers l'Union soviétique pour demander une aide de 150 000 tonnes de denrées alimentaires. L'URSS offre une aumône de 5000 tonnes, que « *par décence* », le gouvernement refusera. Il se lie au gouvernement cubain, visite Cuba dont il essaie d'imiter ce qu'il voit comme la mobilisation à la base du peuple contre l'impérialisme menaçant. Il fait un discours remarqué à l'Assemblée générale de l'ONU :

« *Nul ne s'étonnera de nous voir associer l'ex-Haute Volta – aujourd'hui Burkina Faso – à ce fourre-tout méprisé – le tiers monde – que les autres ont inventé au moment des indépendances formelles pour mieux assurer notre aliénation intellectuelle, culturelle économique et politique.* »

Il profite alors de sa présence à New-York pour parler aux Afro-Américains : « *Notre Maison Blanche, c'est le Harlem noir.* »

Les forces politiques réactionnaires, réduites mais pas écrasées sont évidemment soutenues par l'impérialisme ; elles relèvent la tête. La question de la terre et de la paysannerie devient, après les premiers succès, un terrain de conflit. Une petite bourgeoisie se forme sur la base de la propriété privée.

Dans l'article « *Huit millions de révolutionnaires* » on peut lire :

« *Nos paysans au Burkina ne gagneront jamais la bataille de leur libération tant que nous, consommateurs des villes, ne serons pas disposés à à boire des boissons produites à partir de leur récolte, par exemple. Pourquoi veut-on nous imposer la consommation de produits venus de loin. Cela est criminel quand ce sont des camarades, des révolutionnaires qui sont vecteurs de cette imposition, de cette domination. (...) Ceci veut dire qu'il y a nécessité de débat. Consultons de nouveau le Discours d'orientation politique. Il nous indiquera la voie.* »

Le discours d'orientation politique du 2 octobre 1983 reposait sur la toute jeune révolution du 4 août. Quatre années ont passé. Les masses ont reculé. Sankara en appelle aux huit millions d'habitants du Burkina pour devenir « *huit millions de révolutionnaires* ». C'est l'avant-dernier article du livre. Le dernier a pour titre « *On ne tue pas les idées* ».

Mais on peut tuer ceux qui les portent.

Richard Kausch